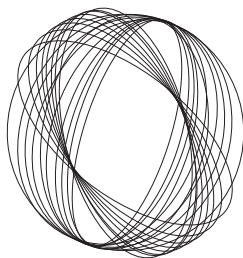


DU MONDE ENTIER

EDMUNDO PAZ SOLDÁN

LA VIERGE DU MAL

ROMAN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (BOLIVIE)
PAR ROBERT AMUTIO



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

NORTE

Du monde entier

EDMUNDO PAZ SOLDÁN

LA VIERGE
DU MAL

roman

*Traduit de l'espagnol (Bolivie)
par Robert Amutio*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

LOS DÍAS DE LA PESTE

© José Edmundo Paz Soldán, 2017. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

À Liliana

À mes enfants, Gabriel et Joseph

Tout, y compris ce qu'il y a de plus petit, montre un ordre, un sens et une signification, tout dans le monde biologique est harmonie, tout dans le monde est harmonie.

JAKOB VON UEXKÜLL
« Lettres biologiques à une dame »

DRAMATIS PERSONAE

Les voix de la Casona

Ordre d'apparition des personnages principaux :

LE GOUVERNEUR : directeur de la Casona

RIGO : prisonnier, croyant en la doctrine de la Transfiguration

LE MAIGRE : prisonnier, mari de Saba

SABA : épouse du Maigre, avec lequel elle vit dans la Casona,
Patiente Un

KRUPA : gardien officier, subordonné de Hinojosa

LYA : fille d'Usse, vit avec son oncle le Tire-Ligne dans la Casona

LE BARJO SACPLASTIC : prisonnier, rendu fou dans la Casona

L'ESTROPIÉ : prisonnier, fidèle de l'Innommable

VACADIEZ : gardien

GLAUQUE : prisonnier, exécuteur des basses œuvres de
la Casona

ANTUAN : prisonnier, sculpteur de statues de l'Innommable

LA ROUQUINE : prisonnière

CÉLESTE : épouse du Gouverneur, convertie au culte de l'Innom-
mable

USSE : domestique du Gouverneur, mère de Lya

LE MÉDECIN LÉGISTE : responsable officiel de l'Infirmierie de la Casona

LE TIRE-LIGNE : prisonnier, oncle de Lya, bras droit de Lillo, persécuté par l'Entité

LA DOCTEURE : Ilse Tadic, véritable autorité de l'Infirmierie
43 : prisonnier

HINOJOSA : gardien, officier supérieur de Krupa

LILLO : prisonnier, contrôle les trafics de la Casona

LE JUGE : Limberg Arandia, homme politique local influent, hostile au culte de l'Innommable

LA ROUGE-GORGE : prisonnière, déléguée des prisonniers

OAXACA : gardien

SANTIESTEBAN : prisonnier politique, lié au culte de l'Innommable

LE CURÉ : Benítez, en lutte avec le culte de l'Innommable

YANDIRA : infirmière, contaminée par la Patiente Un

MAYRA : dévote de l'Innommable, amie de Céleste, vit dans le crématorium

LE PRÉFET : Vilmos, autorité locale des Confins

DOBLEYU : compagnon de Mayra, vit dans le crématorium

FRANCHESCA : infirmière

LE COMMANDANT : Quisber, chef des forces spéciales

UN

[LE GOUVERNEUR]

Escorté par deux gardiens, chicotte électrique à la main, Lucas Otero s'est dirigé vers la Casona. Il portait l'uniforme bleu tout frais repassé, les bottes noires luisantes avec leurs pointes métalliques. Il progressait d'un air martial sur le chemin dallé par lequel on allait de la maison à la prison, ignorant les gens qui venaient pour la visite et se disputaient à grands cris leur place dans la file d'attente, les vendeurs d'objets artisanaux et de jouets fabriqués par les prisonniers, les vendeuses des stands qui proposaient du poulet rôti et des *anticuchos*. Sous le regard respectueux de ses officiers, il a franchi le grand portail et le portique voûté de l'entrée et, sur l'esplanade des palmiers aux feuilles vert-jaune pendantes, trois enfants sont venus à sa rencontre, l'un d'entre eux avec un lézard tacheté à la main. Otero les a salués, Duque, Timmy, Ney, vous êtes bien sages pas vrai, oui, Grand Mègue, vous allez bien à l'école, pas vrai, oui, Grand Mègue, sinon, vous savez déjà ce qui va se passer, un éclat de rire violent, comme il aimait cette sensation.

Une vieille aux cheveux en chignon retenu par un ruban

vert lui a demandé d'une voix brisée de l'aider, mon fils meurt dans l'Infirmierie, elle a voulu le toucher et un gardien lui a asséné un coup de la crosse du fusil. Otero s'est approché de la vieille et l'a prise dans ses bras, je vais m'en occuper, petite mère, elle s'est mise à pleurer, que Ma Estrella vous le rende. Otero a donné l'ordre au Chef de la Sécurité, Hinojosa, de punir la stupidité du garde. Bien sûr, chef.

Krupa, le second de Hinojosa, a demandé à Otero comment allez-vous, grand chef, bien dormi ? Normalement, la chaleur m'a réveillé plusieurs fois. C'est ce qui tue, la chaleur, chef, ça et d'autres choses. Otero a posé ses mains sur la boucle métallique de son ceinturon, levé les yeux et découvert sous le soleil étincelant les prisonniers qui s'agglutinaient dans la première cour, sur les marches et dans les galeries de l'étage de l'édifice, sous le regard des gardiens en position de combat, une foule qui dépendait de lui, des âmes prêtes à n'importe quoi pourvu qu'il écoute leurs plaintes et leur donne un quignon de pain de quoi les apaiser quelques heures. Maintenant, vraiment, il était chez lui. Il était le souverain de cet espace fini, même si à tout moment pouvait tomber un communiqué du Ministère de Gouvernement amputant une partie de son budget et lui faisant comprendre qu'il n'était rien de plus qu'un simple administrateur d'une prison dans les Confins. En l'occurrence, ce qu'il allait ordonner ce matin provenait d'une suggestion du Juge Arandia, le cerveau de l'administration provinciale. Une manière de marquer des points auprès du Juge et du Préfet Vilmos, parce que s'il ne la mettait pas en œuvre, très bientôt l'ordre arriverait le sommant de s'exécuter. Ah, mais un jour ils verraient.

Il s'est arrêté sur l'un des côtés du bâtiment et a fait un signe qui appelait les prisonniers à former des rangs. Des

cris, des déplacements brusques, des bousculades. Environ mille cinq cents personnes ont cherché une place dans ce qui, il y a quelques instants, ressemblait à un marché, avec ses stands improvisés de vente de nourriture, de papier hygiénique, de savon. Passer en revue était une tradition née avec la fondation de la prison, plus d'un siècle auparavant. Une manière de dénombrer les prisonniers, même si le compte ne tombait jamais juste, car il ne manquait pas de privilégiés qui négociaient l'autorisation de rester dans leurs cellules et chambres. On faisait l'appel tous les matins à six heures, mais ça pouvait se dérouler aussi à n'importe quelle heure, quand il en prenait le caprice à Otero.

Les murmures ont disparu. On a entendu les cloches de la chapelle catholique, que Benítez, le Curé, faisait sonner chaque fois qu'Otero visitait la prison. La cérémonie était une version abrégée de l'originale. Le Gouverneur lançait des noms comme au hasard. Le prisonnier qu'il appelait devait rompre les rangs et s'approcher de lui, incliner la tête et attendre jusqu'à ce qu'on lui permette de regagner sa place. La cérémonie durait aussi longtemps que le Gouverneur le voulait, parfois deux heures, parfois cinq minutes. Si ça durait longtemps, les évanouissements dus à la chaleur n'étaient pas rares.

Hinojosa a fait un signe et sur l'un des côtés sont apparus deux gardiens portant un lourd coffre métallique. Ils l'ont posé aux pieds d'Otero. Le Gouverneur a répandu son contenu sur le sol. Des représentations de l'Innommable sur des images et des scapulaires, des crânes de céramique – des crânes d'animaux et d'êtres humains – que l'on appelait *santitas*. De la poudre jaune, des champignons en lamelles, des flacons de substance violette. Otero n'avait aucun intérêt à avoir des démêlés avec le culte de Ma Estrella, au demeure-

rant le culte l'aidait à mieux gouverner la prison, mais il ne voulait pas non plus que les autorités doutent de sa loyauté.

À qui sont toutes ces choses-là ?

Il a soulevé une effigie en céramique de l'Innommable, une fêlure du crâne lui traversait un œil. Au-dessus de la déesse une mouche verte a bourdonné. Personne n'a dit mot.

Personne n'est coupable. Personne, personne, personne. Personne ne peut lever la main parce qu'il n'y a pas qu'un seul coupable. Vous êtes tous coupables. Tout ce qu'il y a là a été confisqué pendant la dernière fouille. C'était au vu et au su de tous, sur des tables, des autels. Sous vos grabats, dans des fissures des murs, entre les pierres du sol. Dans les recoins des toilettes et les plafonds, quelle imagination !

Un prisonnier a levé la main. Il n'avait qu'un bras et on l'appelait le Niño. Tonges et short, un tatouage de poulpe sur la poitrine.

Qu'est-ce que tu veux, Niño ? Vas-y, fais un commentaire idiot.

Il y a liberté de culte. Qu'on sache, rien de tout ça est interdit.

Otero a tripoté la chicotte électrique. Le Niño avait raison, mais il ne pouvait pas le reconnaître en public. Il s'est senti mal à l'aise dans le rôle qu'il avait choisi, le fidèle exécutant des suggestions du Juge Arandia.

Liberté mais sans excès. Je ne permettrai pas que la Casona se transforme en un antre de l'Innommable.

Injuste, a dit le Niño.

Va te plaindre aux Défenseurs du Peuple. On verra s'ils t'écoutent. Comment ç'a été de découper en morceaux tes parents ? Qu'est-ce que tu as ressenti ?

Le Niño allait parler quand l'arc électrique de la chicotte s'est imprimé sur ses côtes. Une odeur de chair brûlée s'est

répandue et il y a eu des cris et une tentative de se jeter sur Otero qui a reculé et attendu que les gardiens maintiennent le Niño fermement pour continuer à parler.

Une semaine à l'isolement, a-t-il crié, mécontent de ce qu'il venait de faire, une impulsion qu'il aurait dû maîtriser. Emmenez-le. Nous allons brûler toutes ces images, et si vous en obtenez encore, les châtiments seront pires. Personne n'est coupable, personne. Vous allez continuer à dire ça ?

Le gardien Vacadiez s'est avancé vers les effigies et les scapulaires, les a assemblés en forme de pyramide et les a arrosés d'alcool à brûler. Il a approché la chicotte électrique du tas d'objets, a lancé une décharge et les flammes ont crépité. Une colonne de fumée s'est élevée, formant des spirales où Otero a cru voir des visages de prisonniers déjà disparus, leurs os pourrissant dans un cimetière de légende dans les entrailles de la Casona. Il a ordonné aux prisonniers de rejoindre leurs cellules. Il s'est signé tandis que derrière lui s'évanouissaient dans le feu les images de l'Innommable.

[RIGO]

On nous avait mis dans la Casona et nous n'en savions pas la raison. On nous avait arrêtés à la gare le soir, nous étions prêts à prendre l'autocar après avoir prêché sur les places et dans les parcs des Confins, comme nous l'avions promis à Marilia tandis qu'elle mourait, et ni les protestations d'innocence ni les demandes d'explications n'ont servi à quoi que ce soit. Nous avons franchi le portail d'entrée et été emmenés dans un bureau avec une photo encadrée du Gouverneur et des affiches de films de zombies, et là ils nous ont pris la carte d'identité et se sont assurés que nous nous

appelions Rigo, comme disait le procès-verbal de détention. Ils se sont moqués du nom, il lui manque un morceau, non ? une syllabe devant ou derrière. Nous avons été jetés dans une cour et un certain Krupa, un type à la peau cuivrée et une tête d'officier responsable, nous a informés que nous dormirions là à moins que nous payions. Notre voix lui a dit c'est votre devoir de nous donner une cellule, et il a ri, apparemment tu connais pas les lieux.

Nous avons dû rester dans la cour parce qu'il n'y avait pas de fric et que nous devons déjà le péage qu'on faisait payer aux détenus quand ils entraient dans la prison. Une trentaine de personnes agglutinées contre les murs, quelques-unes sur les marches qui menaient au premier étage. Des ronflements, des pleurs, des grognements, des plaintes. Le corps s'est appuyé contre une fontaine en pierre fissurée, trop inquiet pour essayer de dormir. D'une coupure coulait du sang sur le sourcil gauche, résultat des démêlés avec les flics. Les chauves-souris survolaient la cour, bourdonnant agitées avec leur patagium frôlant notre tête. Bêtes énormes avec des museaux énormes, elles nous rappelaient celles de l'hôpital des oiseaux, que les docteurs opéraient parfois même si ce n'étaient pas des oiseaux. Ça, nous le savions, les chauves-souris sont des mammifères. Entre vol et vol, elles se reposaient contre les murs et sous les auvents du toit du bâtiment principal, se gênant les unes les autres, créant un voile noir qui s'étendait sans cesse et bougeait et respirait. Nous ne nous sommes pas rendu compte quand le corps s'est endormi, priant que l'arrestation n'ait rien à voir avec le fait irrévocable que nous avons étouffé Marilia avec un oreiller avant de partir vers les Confins. Ses gémissements étaient compagne. Nous devons nous rasséréner, ce qui arrivait dans une province ne se savait pas immédiatement dans une autre.

Nous nous sommes réveillés, le sang de la coupure séché autour de l'œil. Tôt le matin, le soleil nettoyait la cour. Nous avons marché à moitié nauséeux, avons découvert un homme grand et maigre avec une blouse d'infirmier.

Docteur, docteur, a appelé la voix, et l'homme a répondu, oui, lui-même. Nous avons montré la coupure, il nous a demandé de le suivre le long de couloirs étroits vers une deuxième cour aux dalles fendues et ensuite dans une pièce à l'étage. Les yeux ont vu une femme qui changeait les couches d'un nourrisson sur un grabat. Eux, qu'est-ce qu'ils faisaient en prison ?

L'homme a tiré une compresse d'un tiroir, l'a posée sur la blessure et l'a collée avec du ruban adhésif. Ça y est, vous pouvez y aller. C'est tout ? Oui, c'est tout. Il ne faut pas désinfecter la blessure ? Vous emballez pas, c'est peu de chose. Comment vous avez dit que vous vous appeliez ? Rigo, mais nous n'avons rien dit, et vous ? On m'appelle le Maigre ici. Et autre part ? Aussi. Nous n'avons pas su s'il fallait rire.

Il a passé une mauvaise nuit, a dit le Maigre en voyant que nous fixions le petit enfant. Elle a fait que vomir, et elle a la diarrhée. À un moment, il lui sortait des liquides de tous les orifices. Je lui ai donné un médicament pour que ça lui passe, et ça a rien fait. Heureusement, elle s'est endormie.

Des gouttes de sang séché sur les draps. Le bébé tout pâle.

Elle n'a pas l'air bien, a dit la voix.

Sa lumière reviendra tôt ou tard. Carito est résistante.

Qu'est-ce qu'ils ont fait eux pour être ici ?

Rien. On voulait continuer à vivre ensemble. Avec un peu de fric, on peut tout faire dans la Casona.

La tête ne l'a pas compris. Le corps était fatigué et la voix a préféré ne plus poser de questions.

Les pas se sont éloignés de la pièce et la lumière du jour a cogné, intense. Des nuages effilochés éclaboussant la seraine immensité bleue du ciel.

Un gémissement et nous avons sursauté, certains que Marilia était derrière nous.

Rien, juste la porte d'une pièce qui s'ouvrait.

Le regard s'est posé sur une image dans l'ombre projetée sur le bois. Elle a disparu aussitôt. Des espiègleries du Mauvais. Ça nous a rendus nerveux. Nous l'avons fait pour son bien, pour qu'elle soit soulagée de sa douleur. Ce qui n'empêchait pas que nous avions fait quelque chose de bon-mauvais et c'est pourquoi la peau n'était pas complètement tranquille.

[LE MAIGRE]

Ce matin-là le Maigre est sorti faire sa ronde dans les cours de la Casona. Les détenus de la nuit précédente devaient être en train de sommeiller dans la première cour et sur les marches qui menaient aux premier et deuxième étages, et les matons avaient dû prier en bâillant que l'un ou l'autre des nouveaux arrivants ait du fric, pour l'essorer et justifier la longue nuit de service. Des détenus, dont le Gouverneur ignorait jusqu'à l'existence, qui entraient et sortaient par le portail principal après avoir payé le péage et passé quelques heures à ne rien faire. Il y en avait qui restaient définitivement parce qu'ils avaient pas d'argent ou qu'ils n'étaient réclamés par personne ou découvraient que les lieux étaient pas mal. Le Maigre lui aussi réussissait à avoir quelques pesos, et c'est ce qu'il avait fait avec les deux premiers qui s'étaient approchés de lui, tabassés brutalement, avec des écorchures sur les joues et des bleus aux

bras. Le troisième dont il avait dû s'occuper avait une petite coupure au-dessus de l'œil et il l'avait rapidement soigné parce qu'il voulait retourner à sa ronde même si Carito l'inquiétait. Sa femme s'en occuperait, il ne pouvait pas se permettre une matinée de libre. Il était arrivé à la prison deux ans plus tôt, sans rien savoir en médecine, et à force il avait appris à s'occuper des prisonniers, pour gagner sa vie. Un taulard qui était son voisin lui avait vendu un stéthoscope avant de s'en aller, lui se l'était mis autour du cou, et ça lui avait donné un air sérieux. Il inventait parfois des diagnostics, sûr que quelques mots suffisaient à tranquilliser ses patients, même s'il y avait eu l'inévitable raclée donnée par le frère d'une femme chez qui il n'avait pas reconnu à temps une péritonite, avec la menace de le tuer s'il continuait à exercer comme médecin. C'est pourquoi il essayait de ne s'en prendre qu'aux nouveaux arrivants.

[SABA]

Elle s'est réveillée ce matin-là le corps endolori, les bras autour de Carito. Elle avait la gorge irritée, ses articulations étaient enflées et une faiblesse générale l'empêchait de se mettre à faire des choses dans la chambre, s'adonner au travail comme elle aimait. Elle allait se retrouver malade d'un coup, si ce n'était pas déjà fait. Carito lui avait peut-être refilé quelque chose. Autant de vomi, à pas y croire. Le Maigre avait minimisé le cas, c'est un peu de fièvre, ça va te passer, mais elle, elle trouvait que ça empirait depuis l'apparition des premiers symptômes, deux jours déjà. Et le sang, alors ? Ah, oui, à peine à peine. Oui, un peu mais aussi de la diarrhée, des tremblements et ce genre de pleurs qu'ont les âmes inquiètes.

Elle devait aller au *Raton laveur débotté*, manquer sans autorisation pouvait lui coûter le boulot. Quoiqu'elle en sache rien. L'autre jour, les agneaux que la patronne du restaurant avait apportés lui avaient paru louches. Des rumeurs circulaient sur un terrain voisin de la prison où l'on avait trouvé une quantité de queues de chiens sur des bouchers sans scrupule qui faisaient passer des chiens pour des agneaux pour les vendre à des restaurants. *Le Raton laveur débotté* était le meilleur restaurant de la Casona, mais dernièrement des clients s'étaient plaints du goût de la viande. Depuis lors Saba rêvait de chiens à tête d'agneau et de moutons qui aboyaient.

Elle s'est rencognée de nouveau dans le matelas, enveloppée des draps, créant un creux chaud et protecteur pour Carito. Elle ne voulait pas la réveiller, elle avait fini par céder au sommeil au petit matin, après que les voisins étaient venus se plaindre, au moins qu'elle ferme la fenêtre. Elle a effleuré le grain de beauté de l'œil gauche. Plus qu'un grain de beauté, une verrue, mais elle la maquillait avec un crayon noir et ça cachait l'imperfection.

Quelle envie de rester là. Le Maigre aurait pas de pitié. Il l'accuserait de fainéantise, elle devait l'aider à gagner du fric. Ils avaient des économies et, avec un peu plus, ils pourraient déménager dans une meilleure section de la prison, dans une pièce plus grande avec une salle de bains privée, peut-être un appartement de deux chambres dans la première cour, trop d'efforts pendant la nuit pour que les voisins entendent rien au moment de la baise, elle qui aimait tellement crier.

Ce matin-là Saba a décidé, entre deux accès de douleur, en se regardant dans la glace écaillée qui pendait à un mur, qu'elle ne voulait pas une chambre plus grande, même si elle reconnaissait qu'une salle de bains privée lui faisait bien

envie... Dans la première cour, ils avaient aussi de l'eau chaude, alors qu'eux ils devaient aller aux bains publics de la section et acheter des seaux d'eau pour se laver. Sans parler des saletés nocturnes. Après tout, pourquoi rêver d'un meilleur lieu dans la prison si on pouvait choisir carrément la liberté. Elle voulait sortir de la Casona et emporter sa fille. Elle n'avait rien fait, elle était là seulement pour être aux côtés du Maigre. Lui aussi disait qu'il n'avait rien fait, mais tout le monde savait que oui, il avait fait. En proie à la folie amoureuse qui les avait aveuglés tous deux, il avait empoisonné le premier mari de Saba. Cette folie qui ne leur rendait plus visite. Elle était convaincue que jamais elle arriverait à partir avec le Maigre parce qu'il en avait encore pour six ans à tirer et qu'en plus il avait aucune intention de payer pour abréger sa détention. Il allait pas non plus voir les Défenseurs du Peuple qui venaient les dimanches et proposaient de s'occuper gratuitement de certains cas. De fait, ça lui plaisait au Maigre, la vie dans la Casona.

Tout en s'habillant et berçant Carito, qui s'était réveillée et agitait les bras désespérée, Saba est arrivée à la conclusion que, à la différence du Maigre, elle haïssait la Casona. Elle s'est raclé la gorge et une toux métallique l'a surprise. Une toux qui n'avait pas l'air d'être à elle. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Non, elle avait rien fait, et le Maigre l'avait pas accusée. Elle était consciente qu'à l'extérieur elle pourrait avoir plus de choix. On aurait pu par exemple mieux s'occuper de Carito ce matin. Calme-toi, mon bébé, tout va bien. Maintenant, par contre, elle devait demander à la voisine de rester avec Carito pendant qu'elle allait travailler. Saba elle-même aurait pu rester au lit. Le mal de tête brouillait sa vue.

[KRUPA]

Après le départ du Grand Mègue, Hinojosa m'a demandé d'emmener les gars de la cour quatre à leurs cellules. À vos ordres, chef. Je les ai accompagnés avec trois de mes braves. 43 marchait la tête baissée et les yeux fermés parce que la lumière le blessait, à ce qu'il disait. À peine on est rentrés dans la cour où se trouvent les cellules du confinement solitaire, Oaxaca a enfilé son poing américain et lui en a mis un bien senti. 43 est tombé à genoux en portant ses mains à l'estomac, Oaxaca l'a foutu par terre d'une bourrade. Laissez-moi seul avec lui, il a crié, et il l'a enfermé dans sa cellule cric crac, il lui a fait goûter la chicotte, aaaaaah. Vacadiez s'est mis à prendre des photos et à le filmer à travers les barreaux et 43 s'est plaint de l'éclat de l'appareil, le flash l'aveuglait, il avait des yeux très sensibles. Sensibles, mes couilles. Comme il criait. Hier je suis tombé sur Oaxaca qui lui pissait dessus. Cette ordure mérite ça et pire, il s'est exclamé. Je lui ai pas répondu parce qu'il avait raison. Les jours de 43 étaient comptés. Le père du garçon abusé venait de me donner l'avance pour que je me charge de le nettoyer.

J'étais perdu dans ces rêveries quand le Gringo s'est cassé la figure en entrant dans sa cellule. Le Niño s'est approché pour le voir et je l'ai écarté d'un grand coup.

Lève-toi, champion, je vais te donner un super bonbon. Ou je te la mets bien profond à sec ? Estime-toi heureux que j'aie pas envie de baiser, Gringo.

J'en peux plus, Krupa.

Je l'ai retourné en tirant sur sa tignasse blonde.

Comment ça Krupa, bordel ? Pour toi je suis monsieur Krupa.

On était tellement amis, même associés, il a pleurniché. Ça t'arrive parce que tu as fait le malin, connard.

Il avait une tronche terrorisée, ça m'aurait fait pitié à un autre moment. Rends le fric que tu nous as volé et on parle, j'ai dit. Il a fait silence. J'ai noué un fil de fer autour de son cou et j'ai serré jusqu'à ce que sa tête devienne bien rouge. Je l'ai laissé affalé par terre et Vacadiez l'a pris en photo, la gorge violacée, le sillon du fil de fer comme un collier incrusté dans la peau. Je l'ai aidé à se relever, il a fait deux pas et il s'est laissé aller bong bong la tête contre le sol.

Laissez-moi, monsieur Krupa, il s'est caressé la joue écorchée, que les vautours viennent me bouffer.

Il y a pas de vautours par ici.

Vous savez à quoi je pense.

Tu as pas fini d'en chier alors.

Mes champions et moi on est sortis de la quatrième cour.

[LYA]

Lya entre dans la chambre avec Luzbel dans les bras, elle fait tinter ses bracelets.

Luzbel lui échappe, va flairer la poubelle de la cuisine, fait tomber le couvercle avec son museau et tire une patte de poulet avec ses griffes acérées.

Lâche ça, tu vas crever.

La chatte se faufile sous la table en emportant la patte.

Après, viens pas te plaindre, petite merdeuse.

Le Tire-Ligne est irrité par le langage de sa nièce et la fixe, combien de fois je t'ai dit, des manières, des manières, et il pose dix sachets sur la table.

Lya change de chemisier et prend les sachets.

Elle veut pas continuer dans le business avec son oncle, mais c'est plus facile que de s'occuper de morveux.

Il y a deux nuits, elle s'est occupée de la petite Carito, le bébé du Maigre et de Saba, et elle a juré de plus le faire.

C'est abusé de chialer-chier-dégueuler comme ça, elle avait fini toute tachée et puant le pipi et le caca.

Elle dit à son oncle de se changer, toute la journée dans son survêt crasseux, s'il se fait pas couper les cheveux elle le fera elle, et elle sort de la pièce.

La brise la rafraîchit, ce petit souffle qui arrive sans prévenir c'est le meilleur de l'automne.

Une larme l'été, l'air lourd et chaud qui stagne dans la prison et il y a des insomnies et des maux de tête.

Elle va chercher Glauque qui, en échange d'un peu de ferraille, l'accompagne pour qu'elle puisse passer sans problèmes dans les couloirs qui séparent la deuxième de la troisième cour.

Elle le trouve à lézarder au soleil dans le coin où les prisonniers proposent des boulots de diverses inventions, tout sueux, le double menton proéminent, le piercing sous les lèvres, un couteau tatoué sur une joue.

Lya lit les cartons qui pendent au cou des uns et des autres, plombier scieurier dératiseur.

Est-ce que les dératiseurs scient les rats, est-ce que les scieuriers sont en plomb, est-ce que les plombiers ont des scies ?

Glauque ne porte pas de panonceau et Lya imagine que ce doit être difficile d'écrire garde du corps extorqueur régleur de comptes.

Comme d'habitude, gamine ?

Comme d'habitude, monsieur Glauque.

Allez, me dis pas monsieur.

OK, monsieur.

Ils marchent dans un couloir toiledaraigné et labyrinthique, passant devant des cellules étroites, qu'on appelle des Chiclés, où vivent entassées quinze à trente personnes.

On entend des cris qui sortent d'un Chiclé, Lya se penche et voit deux hommes qui baisent, un groupe autour d'eux rit et applaudit.

Glauque n'arrête pas d'insulter Hinojosa et Krupa, Lya ne comprend pas les raisons, il parle vite, les mots se perdent au milieu de son halètement, et ça a pas non plus d'importance, hein ?

Elle le laisse se défouler, hypocrite, qu'est-ce que t'en as à faire, si c'est eux qui viennent te chercher quand ils ont besoin de toi pour leurs saloperies.

Dans la deuxième cour, le Barjo sacplastic les agresse.

Glauque est plus costaud et plus grand d'une tête, mais le Barjo l'a pris par surprise.

Il a saisi le cou de Glauque et le griffe.

Glauque réagit, repousse le Barjo et le fait tomber.

Il se jette sur lui, lui déchire le tee-shirt.

Il lui met des coups de poing, lui casse une dent et crie à Lya de foutre le camp.

Elle se sent en sécurité seulement quand elle arrive à la troisième cour.

Elle cherche à reprendre son souffle et s'aperçoit qu'elle a laissé tomber deux sachets.

Y retourner ? Ne pas y retourner ?

Ça servira à rien, Glauque a déjà dû ramasser les sachets et dira c'est pas moi.

Ou alors ce sera quelqu'un d'autre, dans la prison tout se perd et quand après quelqu'un demande quelque chose la réponse est c'est pas moi, c'est la Casona.

Elle se résigne, c'est la Casona, et maintenant ?

Elle est dans la merde, le Tire-Ligne voudra pas la croire.

Il la fera travailler des heures en plus pour compenser la thune.

Elle doit plus qu'elle gagne, il la met à l'amende si elle prend du retard dans les livraisons.

La colère monte et monte, électrise tout son corps et bagarre pour sortir.

Elle serre les poings jusqu'à ce que le sang les gonfle.

Elle serre les dents jusqu'à ce qu'elles lui fassent mal.

Elle croit haïr en cet instant, mais elle n'en est pas sûre.

Elle dit haine pour nommer ce qu'elle ressent, mais qu'est-ce qu'elle en sait.

L'impulsion ne vise personne en particulier, pas même son imbécile de mère, qui l'a laissée seule, l'a abandonnée, ou son oncle, malgré tous les efforts qu'il déploie.

Les bruits de la Casona vont s'éloignant, un par un.

Se perd au loin le bruit confus des voix des prisonniers qui jouent au football dans la deuxième cour.

Au loin, les ordres des gardiens appelant à arrêter une bagarre, les voix des femmes proposant des sandwiches derrière les stands improvisés près de l'entrée, le murmure des gamins quand ils franchissent la grande porte et vont au collège, le craquement des murs, qui fait croire à beaucoup que le bâtiment parle, le chant des oiseaux qui se posent sur les palmiers de l'entrée et sur les kapokiers, le bourdonnement des moustiques, l'aboiement las des chiens.

Tout bruit rebondit contre une cloche en verre qui la protège, et elle n'entend rien. Les mouvements se figent et elle peut commencer à se déplacer autour de cette scène.

Revenir sur ses pas, découvrir que les sachets sont plus là, faire attention à ces hommes qui sont sur le point de se battre et regretter la vie dans la maison du Gouverneur.

Lya, comme Saba, vivait dans la prison, sans avoir commis aucun délit.

Le délit, c'est son oncle qui l'a commis ; il y a un an,

enfui de la pièce qu'elle partageait avec sa mère, Usse, chez le Gouverneur, c'est lui qui l'a accueillie.

Rien que deux ou trois mois, elle l'avait supplié, le temps que ça s'arrange dedans.

Peut-être que jamais Lya ne s'arrangerait dedans, peut-être que pour toujours elle aurait la tête dérangée.

Glauque va donner une branlée au Barjo sacplastic.

Ce serait à avoir de la peine pour lui, le Barjo fait chier mais il a pas de force pour se défendre.

C'est un chétif, on lui voit les côtes, le cerveau grillé à force de tonchi, ses muscles de la merde molle.

Pauvre Barjo sacplastic.

Pauvre Glauque.

Pauvre elle, a-t-elle soupiré.

La cloche se fêle, les bruits reviennent, les mouvements reprennent.

[LE BARJO SACPLASTIC]

Lune, un peu de thune, lune, une petite brune. Au bal, il a manqué à la petite brune. La lumière fugace, l'historiation, un melon, quelle douleur. T'enfuis pas, beauté. Quelle rapidité. Me cogne pas, salopard, Glauque, t'ai dit de pas, tu vas bien voir, petite merde. Je me casse maintenant, me le répète pas. Comment je vais pas le savoir moi ? Je vais donner les ordres à la Casona, et ils seront plus les chefs, parce que j'ai pas d'obligations ni avec eux ni avec le Grand Mègue ni avec le Préfet, qui est comme un tigre ces jours-ci à donner des ordres, qui est le plus costaud, et encore moins avec le Zident, qui vit tellement loin, presque dans un autre pays. Ça suffit, ça suffit, s'te plaît, ma main est marquée au fer rouge, je peux te tuer d'un coup de

poing. Tu sais pas bien qui je suis ? Je me suis fatigué aussi de tant de mensonges, de pas t'être fidèle. Le Barjo sacplastic donne les ordres par ici. Pas dans la figure, merde, et sans cracher, calme-toi maintenant, frère, ça mérite pas autant. Mes dents, ma langue, je l'ai mordue ? Aïe, j'ai tout qui bourdonne. Le Barjo, ça fait longtemps qu'il vit de bakchichs. Casse-toi c'est tout, petite merde, tu as peur de moi. Je vais appeler l'Armée et l'industrie, les actions criminelles indigènes se sont révélées d'une certaine perversité en complicité avec l'environnement, la transformation des indigènes en bêtes de somme. Tu m'as cassé une dent, fils des mille putes. Je suis mon quoi, corps et âme de la haine. Tu m'as déchiré un sac plastique, ils sont bien chers, tu me les salis de sang. Tu es foutu, Glauque. Je vais te chercher. Je peux plus t'aimer, non, non, ma tendresse pour toi est finie, oui, oui. Par ma faute. Parce que moi on m'a encabané pour assassinat. On a payé plein de fric pour ça. Quatrième cour, quatrième cour. Il y a que la Rouquine qui me comprend. Elle vient le soir et se couche à côté de moi, elle enlève ses escarpins bien crasseux et ses bagues de laiton et me lèche l'oreille et le cou, on est bien comme ça, et plus bas, elle me fait d'autres choses jusqu'à ce que ça gicle, en plus elle m'achète du tonchi, j'avais jamais goûté avant d'entrer ici, ça fait tellement longtemps, j'étais même pas le Barjo sacplastic quand je suis arrivé, et c'est parce que je voulais pas me mouiller la nuit quand il pleuvait et comme les chaussures étaient foutues et que je marchais en bottes molles une fois je me suis enveloppé les pieds avec des sacs plastique et miracle, et ensuite des sacs plastique pour les mains, parce qu'elles se mouillaient aussi quand il pleuvait, et des fois un sachet pour la tête, qui se mouillait encore plus, mais j'arrivais plus à respirer et alors j'ai fait des petits trous devant le nez les yeux la bouche. Aïe, comme j'ai mal.

Quand je le vois jouer. Fillette, c'est ta faute. Tu es foutu, Glauque. Je peux plus t'aimer, non, non, ma tendresse pour toi est finie, oui, oui. Parce que le Tatoué s'est contenté de se balader dans toutes les rues et les places du village et ses gens lui lançaient des vivats, risibles à cause de l'intonation et la façon de prononcer les mots, des cris gutturaux de ces gosiers secs et alcooliques aboutissaient, pas à des effusions de contentement, mais à des insultes, et les familles pouvaient pas le considérer comme leur sauveur, c'était un ennemi juré de la race blanche, par crainte on lui lançait des fleurs depuis les balcons. Quand j'étais pas moi j'ai été le Barjo et j'ai aimé Zulema Yucra avant qu'elle soit célèbre avec ses chansons à mille pesos, non, non, mais personne me croit, oui, oui, grand cirque, grands messieurs, avec la célèbre chèvre hypnotiseuse, des représentations pour toute la famille, manquez pas de venir. L'amentière de bonheur. Grand cirque, grands messieurs. Ça fatigue d'être chef, messieurs. Ça fatigue d'accepter les bakchichs. Avec la célèbre chèvre hypnotiseuse. Ma personne a besoin de médicaments, représentations pour toute la famille, je ferai les formalités avec les excellences, manquez pas de venir, mais on dira que je suis le chef, grand cirque, grands messieurs, que je me trouve moi-même le médicament, illégal.

[RIGO]

Nous étions assis sur un banc de la première cour, essayant de comprendre ce qui venait de se passer avec la visite du Gouverneur, nous demandant si nous pouvions parler avec lui pour solliciter la liberté, quand les yeux ont vu une bande de prisonniers attaquer un boiteux qui mendiait avec un singe mécanique jouant du tambour.

Une grosse bonne femme a sorti un couteau. Elle menaçait de s'en servir si le boiteux ne lui remettait pas une boîte de conserve avec des pièces de monnaie. Une prisonnière avec un couteau ? Mais merde, où est-ce que nous étions ?

La voix a demandé ce qu'il se passait.

Et toi, qui t'es donc ? a questionné l'un des types de la bande de la grosse, les lobes d'oreilles dilatés.

Rigo. Nous sommes nouveaux ici. Allez-vous-en, s'il vous plaît.

Comment ça nous sommes ? Je vois qu'une personne.

Chacun d'entre vous êtes beaucoup aussi. Seulement vous ne le savez pas.

Arrête avec les conneries. On récupère une dette, c'est ce qui se passe.

Une dette qui existe pas, a précisé le boiteux. Provoquez pas l'Innommable.

L'Innommable de mes couilles.

La grosse s'est retournée et a dit pour qui tu te prends, le protecteur des innocents, et elle s'est jetée sur nous. Le corps l'a esquivée d'un mouvement rapide. La blessure au-dessus du sourcil a brûlé de douleur. Le dilaté a ri et a soulevé le singe mécanique.

Pas mon singe, a crié le boiteux.

Au moins lui met pas de jupe. Qu'est-ce que ça veut dire, bordel ?

Nous ne voulons pas nous battre, a dit la voix. C'est bon, vous avez gagné. Maintenant, laissez-le tranquille.

Le fric et on se casse.

Vous volez et comme vous êtes en prison on ne peut pas vous y envoyer. La fin du monde n'aura pas pitié de vous et vous enverra dans un des cercles de l'enfer.

La grosse nous a mis le couteau sur la gorge. Elle a indiqué qu'elle s'appelait la Rouge-Gorge, qu'elle était dans la Casona

parce qu'elle volait des chauffeurs de taxi et leur coupait la gorge, il y en a eu plus de quinze. À partir de maintenant nous devons lui payer une assurance-vie, cinq pièces par jour.

Tous les matins je passerai te chercher et si tu as pas le fric, tu verras ce qui va t'arriver.

La Rouge-Gorge et sa bande sont partis avec les pièces de monnaie. Le dilaté a balancé le singe contre le mur. Nous nous sommes passé la main sur le cou pendant que le boiteux examinait son singe.

Il vaut mieux que tu t'exécutes, a dit le boiteux, elle parle sérieusement. Merci pour ton aide, mais tu aurais pas dû te mêler de ça. On m'appelle l'Estropié, bienvenue.

Il a tendu la main. Il y a eu un salut et un au revoir. Nous cherchons un flic pour porter plainte et qu'au moins on confisque le couteau.

[L'ESTROPIÉ]

Il a maudit l'apparition de la Rouge-Gorge. La boîte de conserve vide, ses pièces disparues, son singe abîmé, quel dommage, ce matin c'était bien. Celui qui l'avait aidé, un type bien. Mais de toute façon, il avait besoin tous les jours d'économiser un peu, du fric et plus de fric pour sortir du Chiclé, du fric et plus de fric pour sortir de la taule, c'est vraiment dur, comme grimper une côte en poussant un rocher. Quand je touche au but quelqu'un me bouscule, quelqu'un me vole, il faut recommencer.

Son rêve : changer sa jambe boiteuse. Matons et taulards ensemble avaient monté un business clandestin de vente et d'achat de prothèses orthopédiques. Dans la chambre de Solange, au deuxième étage de la deuxième cour, on pouvait choisir des jambes et des bras métalliques de seconde

ou troisième main, on vous les installait sur place. Quelques clients s'étaient plaints, les opérations n'étaient pas correctes, les corps rejetaient des fois ces bras et ces jambes, le remède était pire que le mal finalement, mais les matons, les prisonniers et les médecins mêlés au business limitaient leur responsabilité. Bien jolie, la limitation. L'Estropié avait vu Sisinia, à qui on avait greffé un bras neuf, prise de convulsions et finir en légume, il fallait lui donner à manger à la cuillère. Ça lui avait filé la tremblote. Pourtant, rien à faire, la tentation d'une meilleure jambe était plus forte. Celle de maintenant lui faisait très mal. Il en pouvait plus de sa boiterie, de se traîner dans la Casona toujours avec une béquille. Il aurait voulu bien marcher et pour ça, il devait économiser. Prendre le risque d'un autre vol de la Rouge-Gorge. Le risque que l'opération échoue. Ça fonctionnerait parfaitement bien pour lui, il en était sûr. Ma Estrella l'accompagnerait. Pour ça, il devait tenir sa promesse de Lui faire offrande de la plus grande statue de la prison. Il devait insister avec Antuan, de loin celui qui taillait le mieux le bois. Antuan lui demanderait une avance, mais l'Estropié n'avait pas de quoi pour la statue et pour remplacer sa jambe. Une chose après l'autre, une chose après l'autre. Le problème : laquelle d'abord. Il verrait bien comment le résoudre. Il proposerait une collecte parmi les prisonniers de sa section. Pour la statue, pas pour sa jambe. Pour sa jambe, ses économies à lui. Ah, mais comment ça allait être bien.

[VACADIEZ]

Vacadies a accompagné les prisonniers du confinement solitaire à leurs cellules et une fois les y avoir fait rentrer à force de bourrades et de coups de chicotte, il s'en est allé

sans adresser la parole à Krupa et à Oaxaca. Ils cognaient sur les détenus, ils se régalaient dans la quatrième cour. Ça, il ne l'avait pas appris à l'École de Police. Lorsqu'il était arrivé à la Casona, on l'avait obligé à torturer à la gégène un prisonnier, son baptême, lui avait-on dit. Depuis, il faisait semblant de participer à la dérouillée. À certains moments, il voulait démissionner. À d'autres, jouer au héros : il a été tant de fois sur le point de demander un rendez-vous au Gouverneur et de les dénoncer, il avait des preuves, des photos sur son portable. Il ne le faisait pas parce qu'il soupçonnait le Gouverneur d'être complice lui aussi et, il fallait l'accepter, parce que l'indignation ne persistait que jusqu'au moment où il encaissait monnaie et fafiots de ses affaires avec l'Infirmierie et avec Lillo. De sorte que le mieux était de tenir le plus longtemps possible, amasser un bon paquet de fric et ensuite demander une mutation, ou démissionner, ce ne serait pas le premier, rien n'était aussi usant que d'être maton. Bon, être prisonnier était probablement plus usant, il a fait une grimace moqueuse.

Sur le trajet, le Barjo sacplastic s'est approché de lui. Fucking dingo Barjo avec du caca dans la tronche. Il le connaissait d'avant, de l'époque où il passait dans les rues et les places annonçant des représentations théâtrales, et avec ça on peut manger ? Il était bien habillé, sa famille était blindée et sa maman lui repassait les chemises et lustrait ses mocassins. On disait qu'il était acteur et on l'appelait Mille Faces à cause de son habileté à incarner des personnages célèbres et à imiter des accents. Mille Faces mes couilles, peut-être six ou sept au plus. Quand Vacadiez était un simple flicard chargé de la circulation, ça lui faisait de la peine de le voir traîner dans les rues du centre, de plus en plus mal en point, défoncé à la colle, et il lui achetait du pain et des bananes, mais dans la Casona il s'était mis à le

haïr parce que ce taré ne le reconnaissait pas, qu'il n'avait pas le minimum de respect pour l'uniforme. Il n'y avait pas que lui, presque tous les détenus bouffeurs d'oreillers. Un de ces jours, il se casserait, bande de pédés, toute la journée à se faire enculer, vomitif.

Ouille ouille ouille, lui a crié le Barjo sacplastic. Me fais pas chier, cinglé de merde, je suis pas eux. Je veux pas te voir, je compte jusqu'à trois. Trois ouille ouille ouille. Un, ouille ouille ouille. Deux, ouille ouille ouille. Trois, ouille ouille ouille.

Vacadiez avait bien envie de lui en foutre une, mais il s'est contenu. La Casona ne le vaincrait pas. Il lui a tourné le dos. Le Barjo marmonnait des insultes.

[SABA]

Après avoir confié Carito à la voisine, elle était sortie dans la cour et se dirigeait vers *Le Raton laveur débotté* quand ses jambes s'étaient dérobées sous elle et elle s'était écroulée.

Étendue par terre, elle avait entrouvert les paupières, pupilles blessées par tant de lumière, tant de ciel dénuageux. Les gens se sont agglutinés autour d'elle, elle entendait des voix, mais impossible de répondre, elle avait la gorge prise dans un étau, elle avait du mal à respirer.

Elle a vu le visage d'un maton et elle s'est calmée. C'était Vacadiez, il s'est précipité sur elle, lui a cogné la poitrine, quelle tête elle devait avoir pour qu'il ait les sourcils aussi froncés.

Où se planquait le Maigre quand on avait besoin de lui ?

Vacadiez a dit qu'on devait l'emmener à l'Infirmierie et elle a voulu crier non pas là-bas, mais les mots ont refusé de sortir de sa bouche. Il y avait tant d'histoires atroces

qui circulaient sur l’Infirmierie. On disait que ceux qui y entraient n’en sortaient jamais vivants. Que les gens riches de la ville payaient pour obtenir les *santitas*, ces crânes humains que le culte de l’Innommable requérait, parce que ces crânes-là étaient plus efficaces que ceux des animaux, et qu’un marché noir tenu par les docteurs se chargeait de les acquérir et de les vendre. S’il s’agissait d’une mort naturelle ou par accident ou par assassinat dans la prison, il n’y avait pas de problème, on savait que les corps qui allaient être envoyés au crématorium au bord du fleuve n’arrivaient jamais intacts, il leur manquait la tête. C’était autre chose, tout de même, de tuer une personne pour s’emparer de sa *santita*. C’est ce qu’on racontait sur l’Infirmierie.

Saba a senti que son estomac explosait et qu’une substance aqueuse quittait son corps par le cul.

[GLAUQUE]

À force de cogner sur le Barjo les jointures des doigts lui faisaient mal et Glauque l’avait abandonné. Heureusement il avait déjà les ferrailles de Lya. Il est allé voir dans la troisième cour et elle n’était plus dans le coin. Il est entré dans la menuiserie d’Antuan et s’est assis sur un tabouret à côté de l’artisan, qui travaillait à polir ses toupies aux couleurs éclatantes, avec des disques de pierreries étincelantes. Au cours de l’après-midi, Antuan s’installait auprès de la grande porte de la Casona pour les vendre, une file serpentine de personnes l’attendait : on voulait des cadeaux pour les enfants, des bibelots pour la maison, une effigie miniature de l’Innommable. Les crabes empochaient une commission non seulement sur la vente des toupies mais

aussi des camions miniatures, des chaises, des armoires et de tous les autres objets que les prisonniers fabriquaient.

Antuan était si concentré qu'il ne l'avait même pas salué. Glauque s'est désennuyé avec l'amas d'objets dans la pièce, les grosses planches appuyées dans un coin, le sol tapissé de sciure avec des caisses et des ouvrages à moitié finis, parmi lesquels dépassaient les effigies de l'Innommable de différentes tailles et couleurs que lui commandaient les prisonniers et les gens de la ville. Contre les murs, les meubles avec des portes vitrées derrière lesquelles brillaient les toupies d'Antuan. Il conservait pour sa collection un exemplaire de chaque modèle nouveau qu'il faisait. La Rouge-Gorge avait proposé à Glauque de profiter de son amitié avec Antuan pour lui voler ces toupies et les vendre en ville. Glauque était tenté. Krupa lui aussi lui avait dit qu'il avait un business pour lui. Faudra voir ce qu'il avait en tête, cet oiseau de malheur.

Tu m'en fais cadeau d'une ? Je les adore.

Antuan a plissé la bouche avec ennui, sans lever les yeux de la toupie qu'il ponçait.

Qu'est-ce que tu as fait de celle que je t'ai donnée l'autre semaine, Glauque ? Tu exagères vraiment.

Je l'ai vendue. Il faut bien vivre de quelque chose.

Antuan a tiré d'une caisse en bois à ses pieds une toupie noire et la lui a donnée.

Une avec plus de couleurs, s'te plaît. Celle-là, tu l'as faite toute banale.

C'est pas non plus toutes les semaines, jusqu'à ce que tu comprennes.

Glauque a plongé la main dans la caisse jusqu'à ce qu'il finisse par trouver une toupie en couleurs tigrée.

Celle-là, c'est une commande, Antuan a tendu la main et a voulu l'arrêter. Il s'est passé la langue sur les lèvres, nerveux.

EDMUNDO PAZ SOLDÁN

LA VIERGE DU MAL

La Casona n'est pas une simple prison sud-américaine. Véritable cour des miracles, elle est à la fois dortoir, bureau, centre commercial, dispensaire et église, et mêle, outre les détenus, des enfants abandonnés, des prostituées, des politiciens, des illuminés, des médecins et de riches barons de la pègre. Cette galerie de personnages hauts en couleur va progressivement nous dévoiler la vie quotidienne d'un lieu unique, ainsi que les farouches luttes de pouvoir auxquelles s'adonnent les partisans d'une déesse nouvelle, « l'Innommable », dont les attributs rappellent ceux des divinités précolombiennes. Comme elles — et aux antipodes de la Vierge chrétienne —, l'Innommable n'appelle pas à la paix mais à la guerre. Son culte secret fait résonner un cri de justice dans toute la Casona, alors que parmi les prisonniers commence à circuler un virus inconnu.

S'inscrivant dans la tradition de la littérature pénitentiaire, mais également du récit d'horreur et du roman de dictateur, *La Vierge du Mal* est une vaste fiction chorale dotée d'une forte dimension symbolique. Elle offre la radiographie d'une société en décomposition, gangrenée par la violence et rongée par la peur, mais percée aussi, çà et là, comme la nôtre, par une lueur d'espoir.

Edmundo Paz Soldán, né à Cochabamba en 1967, est écrivain, universitaire et chroniqueur notamment pour The New York Times, Time et El País. Il est considéré comme l'un des principaux auteurs de la génération latino-américaine des années 1990 depuis qu'il a remporté le prix Erich Guttentag en 1992. Il a également reçu le prix de la Nouvelle Juan Rulfo à Paris en 1997 et le prix national bolivien, en 2002.



La Vierge du Mal
Edmundo Paz Soldán

Cette édition électronique du livre
La Vierge du Mal d'Edmundo Paz Soldán
a été réalisée le 25 septembre 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072751837 - Numéro d'édition : 324357).
Code Sodis : N92090 - ISBN : 9782072751844.
Numéro d'édition : 324358.